

Formation Permanente – Français 2/2021**Carême, temps de guérison****De la poussière à la vie**

Nous commençons le Carême en recevant les cendres : « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière » (cf. *Gn 3, 19*). La poussière sur la tête nous ramène à la terre, elle nous rappelle que nous venons de la terre et qu'en terre nous retournerons. Cela veut dire que nous sommes faibles, fragiles, mortels. Dans le cours des siècles et des millénaires, nous sommes de passage ; devant l'immensité des galaxies et de l'espace nous sommes minuscules. Nous sommes poussière dans l'univers. Mais nous sommes la *poussière aimée de Dieu*. Le Seigneur a aimé recueillir notre poussière dans ses mains et y insuffler son haleine de vie (cf. *Gn 2, 7*). Nous sommes ainsi une poussière précieuse, destinée à vivre pour toujours. Nous sommes la terre sur laquelle Dieu a versé son ciel, la poussière qui contient ses rêves. Nous sommes l'espérance de Dieu, son trésor, sa gloire.

La cendre nous rappelle ainsi le parcours de notre existence : *de la poussière à la vie*. Nous sommes poussière, terre, argile, mais si nous nous laissons modeler par les mains de Dieu nous devenons une merveille. Et cependant, souvent, surtout dans les difficultés et dans la solitude, nous ne voyons que notre poussière ! Mais le Seigneur nous encourage : le peu que nous sommes a une valeur infinie à ses yeux. Courage, nous sommes nés pour être aimés, nous sommes nés pour être enfants de Dieu.

Chers frères et sœurs, au début du Carême rendons-nous compte de cela. Parce que le Carême n'est pas un temps pour verser sur les gens un moralisme inutile, mais pour reconnaître que nos pauvres cendres sont aimées de Dieu. Il est un temps de grâce, pour accueillir le regard d'amour de Dieu sur nous et, regardés de la sorte, *changer de vie*. Nous sommes au monde pour marcher de la cendre à la vie. Alors, ne réduisons pas l'espérance en poussière, n'incinérons pas le rêve que Dieu a sur nous. Ne cédons pas à la résignation. Et toi tu dis “Comment puis-je avoir confiance ? Le monde va mal, la peur se répand, il y a beaucoup de méchanceté et la société se déchristianise...” Mais tu ne crois pas que Dieu peut transformer notre poussière en gloire ?

La cendre que nous recevons sur la tête ébranle les pensées que nous avons. Elle nous rappelle que, enfants de Dieu, nous ne pouvons pas vivre pour suivre la poussière qui disparaît. Une question peut descendre de la tête vers cœur : “Moi, qu'est-ce qui me fait vivre ? ” Si je vis pour les choses du monde qui passent, je retourne à la poussière, je renie ce que Dieu a fait en moi. Si je vis seulement pour rapporter à la maison un peu d'argent et me divertir, pour chercher un peu de prestige, faire un peu carrière, je vis de poussière. Si je juge mal la vie seulement parce que je ne suis pas pris suffisamment en considération ou que je ne reçois pas des autres ce que je crois mériter, je reste encore à regarder la poussière.

Nous ne sommes pas au monde pour cela. Nous vallons beaucoup plus, nous vivons pour beaucoup plus : pour réaliser le rêve de Dieu, pour aimer. Les cendres sont mises sur notre tête pour que le feu de l'amour s'allume dans nos coeurs. Car nous sommes citoyens du ciel et l'amour envers Dieu et le prochain est le passeport pour le ciel, c'est notre passeport. Les biens terrestres que nous possédons ne nous serviront pas, ils sont poussière qui disparaît, mais l'amour que nous donnons – en famille, au travail, dans l'Eglise, dans le monde – nous sauvera, il restera pour toujours.

Les cendres que nous recevons nous rappellent un second parcours, inverse, celui qui va *de la vie à la poussière*. Nous regardons tout autour et nous voyons des poussières de mort. Des vies réduites en cendres. Des décombres, des destructions, la guerre. Des vies de petits innocents non accueillis, des vies de pauvres rejettés, des vies de personnes âgées mises à l'écart. Nous continuons à nous détruire, à nous faire retourner en poussière. Et que de poussière il y a dans nos relations ! Regardons chez nous, dans les familles : que de disputes, que d'incapacités à désarmer les conflits, que de difficultés à s'excuser, à pardonner, à repartir, alors qu'avec tant de facilité nous réclamons nos

espaces et nos droits. Il y a beaucoup de poussière qui salit l'amour et affaiblit la vie. Même dans l'Eglise, la maison de Dieu, nous avons laissé se déposer beaucoup de poussière, la poussière de la mondanité.

Et regardons-nous à l'intérieur, dans le cœur : que de fois nous étouffons le feu de Dieu avec la cendre de l'hypocrisie ! L'hypocrisie : c'est la saleté que Jésus, aujourd'hui dans l'Évangile, demande d'enlever. En effet, le Seigneur ne dit pas seulement d'accomplir des œuvres de charité, de prier, de jeûner, mais de faire tout cela sans feintes, sans duplicités, sans hypocrisie (cf. *Mt 6, 2.5.16*).

Que de fois, en revanche, nous faisons quelque chose pour être approuvés, pour notre image, pour notre ego ! Que de fois nous nous proclamons chrétiens et dans le cœur nous cédonons sans problème aux passions qui nous rendent esclaves ! Que de fois nous prêchons une chose et en faisons une autre ! Que de fois nous nous montrons bons au dehors et nourrissons des rancunes au-dedans ! Que de duplicités nous avons dans le cœur... c'est la poussière qui salit, les cendres qui étouffent le feu de l'amour.

Nous avons besoin de nettoyer la poussière qui se dépose sur le cœur. Comment faire ? L'appel pressant de saint Paul dans la seconde lecture nous aide : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu ! » Paul ne demande pas, il supplie : « Nous vous le demandons au nom du Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu » (*2Co 5, 20*). Nous aurions dit “Réconciliez-vous avec Dieu”. Mais non, il utilise le passif : *laissez-vous réconcilier*. Parce que la sainteté n'est pas notre activité, elle est une grâce ! Parce que, seuls, nous ne sommes pas capables d'enlever la poussière qui salit notre cœur. Parce que seul Jésus, qui connaît et aime notre cœur, peut le guérir. Le Carême est le temps de la guérison.

Que faut-il donc faire ? Sur le chemin vers Pâques nous pouvons accomplir deux passages : le premier, *de la poussière à la vie*, de notre humanité fragile à l'humanité de Jésus qui nous guérit. Nous pouvons nous mettre devant le Crucifié, rester là, regarder et répéter : “Jésus, tu m'aimes, transforme-moi... Jésus, tu m'aimes, transforme-moi...” Et après avoir accueilli son amour, après avoir pleuré devant cet amour, le second passage, pour ne pas retomber *de la vie à la poussière*. Aller recevoir le pardon de Dieu, dans la confession, parce que là, le feu de l'amour de Dieu consume la cendre de notre péché. L'étreinte du Père dans la Confession nous renouvelle à l'intérieur, nous nettoie le cœur. Laissons-nous réconcilier pour vivre comme des enfants aimés, comme des pécheurs pardonnés, comme des malades guéris, comme des voyageurs accompagnés. Laissons-nous aimer pour aimer. Laissons-nous relever, pour marcher vers le but, Pâques. Nous aurons la joie de découvrir que Dieu nous ressuscite de nos cendres.

PAPE FRANÇOIS, Cendres 2020

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde »

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde » (*In Joh 33,5*). C'est de cette manière que Saint Augustin résitue le final de l'Évangile que nous venons d'entendre. Ceux qui étaient venus pour jeter des pierres à la femme ou pour accuser Jésus vis-à-vis de la Loi sont partis. Ils sont partis, ils n'avaient pas d'autres intérêts. Jésus, au contraire, reste. Il reste parce qu'elle est précieuse à ses yeux : cette femme, cette personne. Pour lui, avant le péché, il y a le pécheur. Moi, toi, chacun de nous, nous venons en premier dans le cœur de Dieu : avant les erreurs, les règles, les jugements, et avant nos chutes. Demandons la grâce d'un regard semblable à celui de Jésus, demandons d'avoir l'*image chrétienne de la vie*, qui voit le pécheur avec amour avant le péché, celui qui a erré avant l'erreur, la personne avant son histoire.

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde ». Pour Jésus, cette femme surprise en adultère ne représente pas un paragraphe de la Loi, mais une situation concrète dans laquelle s'impliquer. C'est pourquoi il reste là avec la femme, restant le plus souvent en silence. Et en attendant il fait deux fois un geste mystérieux : il écrit par terre avec le doigt (*Jn 8, 6.8*). Nous ne savons pas ce qu'il a écrit, et peut-être ce n'est pas la chose la plus importante : l'attention de l'Évangile porte sur le fait que le Seigneur écrit. L'épisode du Sinaï vient à l'esprit, quand Dieu avait écrit les tables de la Loi avec son doigt (cf. *Ex 31, 18*), comme fait à présent Jésus. Par la suite, Dieu

avait promis, par les prophètes, de ne plus écrire sur des tables de pierre, mais directement dans les cœurs (cf. *Jr 31, 33*), sur les tables de chair de nos cœurs (cf. *2 Co 3,3*). Avec Jésus, miséricorde de Dieu incarnée, le moment d'écrire dans le cœur de l'homme est arrivé, de donner une espérance sûre à la misère humaine : de donner, non seulement des lois extérieures qui laissent souvent Dieu et l'homme distants, mais la loi de l'Esprit qui entre dans le cœur et le libère. C'est ce qui arrive pour la femme qui rencontre Jésus et qui se remet à vivre. Et elle part pour ne plus pécher (cf. *Jn 8, 11*). C'est Jésus qui, avec la force de l'Esprit Saint, nous libère du mal que nous avons à l'intérieur, du péché que la Loi pouvait entraver mais non pas enlever.

Et cependant le mal est fort, il a un pouvoir séduisant : il attire, il fascine. Pour s'en détacher, notre engagement ne suffit pas, il faut un amour plus grand. On ne peut pas vaincre le mal sans Dieu : seul son amour redresse à l'intérieur, seule sa tendresse déversée dans le cœur rend libre. Si nous voulons être libérés du mal, de la place doit être faite au Seigneur qui pardonne et qui guérit. Et il le fait surtout à travers le sacrement que nous sommes en train de célébrer. La Confession, c'est le passage de la misère à la miséricorde, c'est l'écriture de Dieu dans le cœur. A chaque fois, nous y lisons que nous sommes précieux aux yeux de Dieu, qu'il est Père et qu'il nous aime plus que nous nous aimons nous-mêmes.

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde ». Elles seules. Combien de fois nous nous sentons seuls et perdons le fil de la vie. Combien de fois nous ne savons plus comment recommencer, oppressés par la difficulté de nous accepter. Nous avons besoin de recommencer mais nous ne savons pas à partir d'où. Le chrétien naît du pardon qu'il reçoit au Baptême. Et il renaît toujours de là : du pardon surprisant de Dieu, de sa miséricorde qui restaure. C'est seulement en tant que pardonnés que nous pouvons repartir rassurés, après avoir éprouvé la joie d'être aimés du Père jusqu'au bout. Des choses vraiment nouvelles en nous se produisent seulement à travers le pardon de Dieu. Réécoutons une phrase que le Seigneur nous a dite aujourd'hui à travers le prophète Isaïe : « Je fais une chose nouvelle » (*Is 43, 19*). Le pardon nous donne un nouveau départ, il fait de nous une créature nouvelle, il nous fait toucher du doigt la vie nouvelle. Le pardon de Dieu n'est pas une photocopie qui se répète à l'identique à chaque passage au confessionnal. Recevoir, par l'intermédiaire du prêtre, le pardon des péchés est une expérience toujours nouvelle, originale et inimitable. Elle nous fait passer du fait d'être seuls avec nos misères et nos accusateurs, comme la femme de l'Evangile, au fait d'être relevés et encouragés par le Seigneur qui nous fait repartir.

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde ». Que faire pour s'attacher à la miséricorde, pour vaincre la peur de la confession ? Accueillons encore l'invitation d'Isaïe : « Ne voyez-vous pas ? » (*Is 43, 19*). Se rendre compte du pardon de Dieu. C'est important. Il serait beau, après la confession, de rester comme cette femme, le regard fixé sur Jésus qui vient de nous libérer : non plus sur nos misères, mais sur sa miséricorde. Regarder le Crucifix et dire avec étonnement : “Voilà où sont allés finir mes péchés. Tu les as pris sur moi. Tu ne m'as pas pointé du doigt, tu m'as ouvert les bras et tu m'as encore pardonné”. Il est important de faire mémoire du pardon de Dieu, de se rappeler sa tendresse, de savourer de nouveau la paix et la liberté dont nous avons fait l'expérience. Parce que c'est le cœur de la confession : non pas les péchés que nous disons, mais l'amour divin que nous recevons et dont nous avons toujours besoin. Il peut nous venir encore un doute : “se confesser ne sert à rien, je fais toujours les mêmes péchés”. Mais le Seigneur nous connaît, il sait que le combat intérieur est dur, que nous sommes faibles et prêts à tomber, souvent récidivistes dans le mal. Et il nous propose de recommencer à être des récidivistes dans le bien et à faire de nous des créatures nouvelles. Repartons alors de la Confession, redonnons à ce sacrement la place qu'il mérite dans la vie et dans la pastorale.

« Il ne resta seulement qu'elles deux : la misère et la miséricorde ». Nous aussi aujourd'hui nous vivons dans la Confession cette rencontre de salut : nous, avec nos misères et notre péché ; le Seigneur, qui nous connaît, nous aime et nous libère du mal. Entrons dans cette rencontre, en demandant la grâce de la découvrir de nouveau.

Vivre pour le feu ou pour la cendre ?

« Sonnez du cor, prescrivez un jeûne sacré » (*Jl 2, 15*), dit le prophète dans la Première Lecture. Le Carême s'ouvre avec un son strident, celui d'une corne qui ne caresse pas les oreilles, mais organise un jeûne. C'est un son puissant, qui veut ralentir notre vie qui va toujours au pas de course, mais souvent ne sait pas bien où. C'est un appel à s'arrêter - un arrête-toi - , à aller à l'essentiel, à jeûner du superflu qui distrait. C'est un réveil pour l'âme.

Au son de ce réveil est joint le message que le Seigneur transmet par la bouche du prophète, un message bref et pressant : « Revenez à moi » (*v. 12*). Revenir. Si nous devons revenir, cela signifie que nous sommes allés ailleurs. Le Carême est le temps pour retrouver *la route de la vie*. Parce que dans le parcours de la vie, comme sur tout chemin, ce qui compte vraiment est de ne pas perdre de vue le but. Lorsqu'au contraire dans le voyage, ce qui intéresse est de regarder le paysage ou de s'arrêter pour manger, on ne va pas loin. Chacun de nous peut se demander : sur le chemin de la vie, est-ce que je cherche la route ? Ou est-ce que je me contente de vivre au jour le jour, en pensant seulement à aller bien, à résoudre quelques problèmes et à me divertir un peu ? Quelle est la route ? Peut-être la recherche de la santé, que beaucoup disent venir avant tout mais qui un jour ou l'autre passera ? Peut-être les biens et le bien-être ? Mais nous ne sommes pas au monde pour cela. *Revenez à moi*, dit le Seigneur. *A moi*. C'est le Seigneur le but de notre voyage dans le monde. La route est fondée sur Lui.

Pour retrouver la route, aujourd'hui nous est offert un signe : des cendres sur la tête. C'est un signe qui nous fait penser à ce que nous avons en tête. Nos pensées poursuivent souvent des choses passagères, qui vont et viennent. La légère couche de cendres que nous recevrons est pour nous dire, avec délicatesse et vérité : des nombreuses choses que tu as en tête, derrière lesquelles chaque jour tu cours et te donne du mal, il ne restera rien. Pour tout ce qui te fatigue, de la vie tu n'emporteras avec toi aucune richesse. Les réalités terrestres s'évanouissent, comme poussière au vent. Les biens sont provisoires, le pouvoir passe, le succès pâlit. La *culture de l'apparence*, aujourd'hui dominante, qui entraîne à vivre pour les choses qui passent, est une grande tromperie. Parce que c'est comme une flambée : une fois finie, il reste seulement la cendre. Le Carême est le temps pour nous libérer de l'illusion de vivre en poursuivant la poussière. Le Carême c'est redécouvrir que nous sommes faits pour le feu qui brûle toujours, non pour la cendre qui s'éteint tout de suite; pour Dieu, non pour le monde ; pour l'éternité du Ciel, non pour la duperie de la terre ; pour la liberté des enfants, non pour l'esclavage des choses. Nous pouvons nous demander aujourd'hui : de quel côté suis-je ? Est-ce que je vis pour le feu ou pour la cendre ?

Dans ce voyage de retour à l'essentiel qu'est le Carême, l'Evangile propose trois étapes que le Seigneur demande de parcourir sans hypocrisie, sans comédie : l'aumône, la prière, le jeûne. A quoi servent-elles ? L'aumône, la prière et le jeûne nous ramènent aux trois seules réalités qui ne disparaissent pas. La prière nous rattache à Dieu ; la charité au prochain ; le jeûne à nous-mêmes. Dieu, les frères, ma vie : voilà les réalités qui ne finissent pas dans le néant, sur lesquelles il faut investir. Voilà où le Carême nous invite à regarder : *vers le Haut*, avec la prière qui nous libère d'une vie horizontale, plate, où on trouve le temps pour le 'je' mais où l'on oublie Dieu. Et puis *vers l'autre* avec la charité qui libère de la vanité de l'avoir, du fait de penser que les choses vont bien si elles me vont bien à moi. Enfin, il nous invite à regarder *à l'intérieur*, avec le jeûne, qui nous libère de l'attachement aux choses, de la mondanité qui anesthésie le cœur. Prière, charité, jeûne : trois investissements pour un trésor qui dure.

Jésus a dit : « Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur » (*Mt 6, 21*). Notre cœur regarde toujours dans quelque direction : il est comme une boussole en recherche d'orientation. Nous pouvons aussi le comparer à un aimant : il a besoin de s'attacher à quelque chose. Mais s'il s'attache seulement aux choses terrestres, tôt ou tard, il en devient esclave : les choses dont on se sert deviennent des choses à servir. L'aspect extérieur, l'argent, la carrière, les passe-temps : si nous vivons pour eux, ils deviendront des idoles qui nous utilisent, des sirènes qui nous charment et ensuite nous envoient à la dérive. Au contraire, si le cœur s'attache à ce qui ne passe pas, nous nous retrouvons nous-même et nous devenons libres. Le Carême est un temps de grâce pour libérer le cœur des vanités. C'est un

temps de guérison des dépendances qui nous séduisent. C'est un temps pour fixer le regard sur ce qui demeure.

Où fixer alors le regard le long du chemin du Carême ? C'est simple : sur le Crucifié. Jésus en croix est la boussole de la vie, qui nous oriente vers le Ciel. La pauvreté du bois, le silence du Seigneur, son dépouillement par amour nous montrent les nécessités d'une vie plus simple, libre de trop de soucis pour les choses. De la Croix Jésus nous enseigne le courage ferme du renoncement. Parce que chargés de poids encombrants, nous n'irons jamais de l'avant. Nous avons besoin de nous libérer des tentacules du consumérisme et des liens de l'égoïsme, du fait de vouloir toujours plus, de n'être jamais content, du cœur fermé aux besoins du pauvre. Jésus sur le bois de la croix brûle d'amour, il nous appelle à une vie enflammée de Lui, qui ne se perd pas parmi les cendres du monde ; une vie qui brûle de charité et ne s'éteint pas dans la médiocrité. Est-il difficile de vivre comme lui le demande ? Oui, c'est difficile, mais il conduit au but. Le Carême nous le montre. Il commence avec la cendre, mais à la fin, il nous mène au feu de la nuit de Pâques ; à découvrir que, dans le tombeau, la chair de Jésus ne devient pas cendre, mais resurgit glorieuse. Cela vaut aussi pour nous, qui sommes poussière : si avec nos fragilités nous revenons au Seigneur, si nous prenons le chemin de l'amour, nous embrasserons la vie qui n'a pas de couchant. Et nous serons certainement dans la joie.

PAPE FRANÇOIS, Cendres 2019

Arrête-toi, regarde et reviens !

Le temps du Carême est un temps favorable pour corriger les accords dissonants de notre vie chrétienne et accueillir l'annonce de la Pâque du Seigneur toujours nouvelle, joyeuse et pleine d'espérance. L'Église dans sa sagesse maternelle nous propose de prêter une attention particulière à tout ce qui peut refroidir et rouiller notre cœur de croyant.

Les tentations auxquelles nous sommes exposés sont nombreuses. Chacun d'entre nous connaît les difficultés qu'il doit affronter. Et il est triste de constater comment, face aux vicissitudes quotidiennes, profitant de la souffrance et de l'insécurité, se lèvent des voix qui ne savent que semer la méfiance. Et si le fruit de la foi est la charité – comme aimait le répéter Mère Térésa de Calcutta -, le fruit de la méfiance est l'apathie et la résignation. Méfiance, apathie et résignation : ces démons qui cautérisent et paralysent l'âme du peuple croyant.

Le Carême est un temps précieux pour débusquer ces dernières, ainsi que d'autres tentations et laisser notre cœur recommencer à battre au rythme du cœur de Jésus. Toute cette liturgie est imprégnée par ces sentiments et nous pourrions dire que cela fait écho à trois expressions qui nous sont offertes pour « réchauffer le cœur du croyant » : *arrête-toi, regarde et reviens*.

Arrête-toi un peu, laisse cette agitation et cette course insensée qui remplit le cœur de l'amertume de sentir que l'on n'arrive jamais à rien. *Arrête-toi*, laisse cette injonction à vivre en accéléré qui disperse, divise et finit par détruire le temps de la famille, le temps de l'amitié, le temps des enfants, le temps des grands-parents, le temps de la gratuité... le temps de Dieu.

Arrête-toi un peu devant la nécessité d'apparaître et d'être vu par tous, d'être continuellement à "l'affiche", ce qui fait oublier la valeur de l'intimité et du recueillement.

Arrête-toi un peu devant le regard hautain, le commentaire fugace et méprisant qui naît de l'oubli de la tendresse, de la compassion et du respect dans la rencontre des autres, en particulier de ceux qui sont vulnérables, blessés et même de ceux qui sont empêtrés dans le péché et l'erreur.

Arrête-toi un peu devant l'obsession de vouloir tout contrôler, tout savoir, tout dévaster, qui naît de l'oubli de la gratitude face au don de la vie et à tant de bien reçu.

Arrête-toi un peu devant le bruit assourdissant qui atrophie et étourdit nos oreilles et qui nous fait oublier le pouvoir fécond et créateur du silence.

Arrête-toi un peu devant l'attitude favorisant des sentiments stériles, inféconds qui surgissent de l'enfermement et de l'apitoiement sur soi-même et qui conduisent à oublier d'aller à rencontre des autres pour partager les fardeaux et les souffrances.

Arrête-toi devant la vacuité de ce qui est immédiat, momentané et éphémère, qui nous prive de nos racines, de nos liens, de la valeur des parcours et du fait de nous savoir toujours en chemin.

Arrête-toi pour regarder et contempler !

Regarde les signes qui empêchent d'éteindre la charité, qui maintiennent vive la flamme de la foi et de l'espérance. Visages vivants de la tendresse et de la bonté de Dieu qui agit au milieu de nous.

Regarde le visage de nos familles qui continuent à miser jour après jour, avec beaucoup d'effort, pour aller de l'avant dans la vie et qui, entre les contraintes et les difficultés, ne cessent pas de tout tenter pour faire de leur maison une école de l'amour.

Regarde les visages interpellant de nos enfants et des jeunes porteurs d'avenir et d'espérance, porteurs d'un lendemain et d'un potentiel qui exigent dévouement et protection. Germes vivants de l'amour et de la vie qui se fraient toujours un passage au milieu de nos calculs mesquins et égoïstes.

Regarde les visages de nos anciens, marqués par le passage du temps ; visages porteurs de la mémoire vivante de nos peuples. Visages de la sagesse agissante de Dieu.

Regarde les visages de nos malades et de tous ceux qui s'en occupent ; visages qui, dans leur vulnérabilité et dans leur service, nous rappellent que la valeur de chaque personne ne peut jamais être réduite à une question de calcul ou d'utilité.

Regarde les visages contrits de tous ceux qui cherchent à corriger leurs erreurs et leurs fautes et qui, dans leurs misères et leurs maux, luttent pour transformer les situations et aller de l'avant.

Regarde et contemple le visage de l'Amour Crucifié qui, aujourd'hui, sur la croix, continue d'être porteur d'espérance ; main tendue à ceux qui se sentent crucifiés, qui font l'expérience dans leur vie du poids leurs échecs, de leurs désenchantements et de leurs déceptions.

Regarde et contemple le visage concret du Christ crucifié par amour de tous sans exclusion. De tous ? Oui, de tous. Regarder son visage est l'invitation pleine d'espérance de ce temps de Carême pour vaincre les démons de la méfiance, de l'apathie et de la résignation. Visage qui nous incite à nous écrier : le Royaume de Dieu est possible !

Arrête-toi, regarde et reviens. Reviens à la Maison de ton Père. *Reviens*, sans peur, vers les bras ouverts et impatients de ton Père riche en miséricorde qui t'attend (cf. Ep. 2,4).

Reviens ! Sans peur, c'est le temps favorable pour revenir à la maison, à la maison « de mon Père et de votre Père » (cf. Jn. 20,17). C'est le temps pour se laisser toucher le cœur... Rester sur le chemin du mal n'est que source d'illusion et de tristesse. La vraie vie est quelque chose de bien différent et notre cœur le sait bien. Dieu ne se lasse pas et ne se lassera pas de tendre la main (Cf. Bulle *Misericordiae Vultus*, n.19).

Reviens, sans peur, pour faire l'expérience de la tendresse de Dieu qui guérit et réconcilie. Laisse le Seigneur guérir les blessures du péché et accomplir la prophétie faite à nos pères : « Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair » (Ez. 36,26).

Arrête-toi, regarde et reviens !

PAPE FRANÇOIS, Cendres 2018